

MILORD, UN FIER CHIEN... PAR ALEXANDRE DUMAS

François SIGAUT ⁽¹⁾

Alexandre Dumas n'a pas la réputation d'un écrivain animalier. Il le fut pourtant, au moins à ses moments perdus. En témoigne *l'Histoire de mes bêtes* (1877), ouvrage un peu oublié, sans doute parce qu'il ne représente qu'un seul volume au milieu de la masse énorme de ses oeuvres complètes (306 volumes dans la collection populaire de Michel Lévy à 1 fr. chacun). Mais Dumas y est au mieux de ses talents de conteur. Un premier chapitre, "*Le chien que j'ai et les poules que j'avais*", donne le ton. Le chien, un des chiens plutôt car il y en aura d'autres, c'est *Pritchard*, pointer écossais dont les méthodes de travail, d'une originalité toute britannique, donnent bien du souci à ses maîtres français. Il y a aussi un chat, *Mysouff*, des perroquets, des singes, des bengalis, des damiers et des veuves (dans la volière ou dans une cage, selon le cas) et même, ramené d'Algérie, un magnifique vautour (?) d'une force et d'une voracité admirables, prénommé *Jugurtha*...

Mais Dumas n'a pas parlé d'animaux que dans *l'Histoire de mes bêtes*. La description qu'il a donnée d'une Ferrade à Nîmes, qui est devenue un classique (2), se trouve dans *Le Midi de la France*, récit d'un voyage entrepris à l'automne 1834 en compagnie d'un ami peintre (G. Jadin) et qui devait se poursuivre jusqu'à Florence.

C'est dans *Le Midi de la France* qu'entre en scène le personnage de *Milord*, dont quelques aventures sont reproduites ci-dessous pour le plaisir des lecteurs d'*Ethnozootechnie*. *Milord* est un chien très British, comme *Pritchard*. Mais la comparaison s'arrête là. Car *Pritchard* est un spécialiste de haut niveau: s'il déconcerte ses maîtres, c'est par son attachement inflexible aux méthodes à la mode d'outre-Manche. *Milord*, lui, en dépit de ses origines aristocratiques, est une brute. Une brute dont les déchaînements ravissent aussi bien la canaille que la noblesse toujours prompte à s'encanailler. D'où un succès immédiat et universel, à Londres comme à Paris ou à Nîmes, et du haut en bas de la société.

Si *Milord* est fêté partout comme un héros, c'est pour une agressivité qui aujourd'hui, ferait horreur et scandale. Mieux que tant d'ouvrages savants, son histoire nous permet de mesurer la profondeur des changements qui nous séparent d'une époque après tout pas si lointaine. C'est un plaisir dont on aurait bien tort de se priver. F. S.

Comment le chien *Milord* arriva chez le peintre Jadin

"*Milord* est né à Londres, en 1828, dans une niche de l'hôtel de lord Arthur G..., situé dans Regent street. Son père était un terrier et sa mère une *bull-dog*, tous deux de pure et antique généalogie; de sorte que leur fils réunit en lui les qualités caractéristiques des deux races: c'est-à-dire, au physique, une tête grosse à elle seule comme le reste du corps, ornée de deux gros yeux qui deviennent sanglants à la moindre émotion, d'un nez à moitié fendu qui découvre une partie de la mâchoire supérieure, d'une gueule qui s'ouvre jusqu'aux oreilles, pour se refermer comme un étai; et, au moral, d'une ardeur de combat qui, lorsqu'on l'excite, s'exerce indifféremment sur toute espèce d'animal ou de chose, depuis le rat jusqu'au taureau, depuis la fusée volante qui s'échappe d'un feu d'artifice jusqu'à la lave qui jaillit d'un volcan. Lord Arthur G... était un grand amateur de paris et souvent le père et la mère de *Milord* lui avaient fait gagner des sommes considérables, le premier en combattant contre des animaux de son espèce, ou en faisant des prises sur des tisons

enflammés; la seconde, en étranglant dans un temps donné un nombre déterminé de chats et de rats. Le rêve de lord Arthur G... avait longtemps été de réunir les qualités de ces deux chiens dans un seul, et il avait déjà tenté plusieurs essais infructueux, lorsque *Milord* vint au monde; il fut, en conséquence, appelé *Hope*, mot qui, comme chacun sait, veut dire en anglais *espoir*. Plus tard, nous dirons à quel concours de circonstances il dut son changement de nom.

Soit influence patronymique, soit dispositions naturelles, le jeune élève de lord Arthur G... ne tarda point à tenir plus encore qu'il n'avait promis: à quatre mois, faute de champions étrangers, il faisait déjà des prises charmantes sur son père et sur sa mère, et, à six mois, il étranglait huit rats en trente secondes et trois chats en cinq minutes. Ces qualités naturelles et acquises ne firent, comme on le pense bien, que se développer avec l'âge; de sorte qu'à deux ans le jeune *Hope*, quoique au commencement de sa carrière à peine, avait déjà une réputation qui allait de pair avec les plus grandes, les plus vieilles et les plus nobles réputations de Londres; il est inutile de dire que nous n'entendons parler ici que de l'aristocratie canine.

Hope était à l'apogée de sa gloire, lorsqu'en 1831, Adolphe B..., le fils d'un de nos plus riches banquiers, alla passer quelque temps à Londres, muni de lettres de recommandation, dont l'une était adressée à lord Arthur G.

1) EHESS, 54 boulevard Raspail, 75006 Paris.

2) Louis-Godefroy Jadin (1805-1882), peintre. Ses représentations des scènes de chasse et de chiens le rendirent célèbre sous le Second Empire.

3) Elle a été rééditée dans *Gens de Camargue et de bouvine* (textes réunis par Guy Dugas), Ed. Omnibus, 1999.

[Adolphe B... fait l'acquisition de Milord et le ramène en France.] [...]

Milord eut bientôt acquis, dans sa patrie adoptive, une réputation égale, si ce n'est supérieure, à celle qu'il laissait sur sa terre natale. La qualité que cultivait son nouveau maître était surtout son instinct d'extermination contre la race féline et sa haine implacable contre les rats. Si on l'avait laissé faire, Milord aurait dépeuplé la banlieue en six mois et Montfaucon en six semaines.

De temps en temps aussi, Adolphe le conduisait à la barrière du Combat, et, ce jour-là, c'était fête pour les gamins, qui, toujours appréciateurs du vrai mérite, n'avaient point tardé à estimer Milord à sa juste valeur. C'est qu'en effet Milord donnait, comme je l'ai dit, sur tout, depuis le rat jusqu'au taureau. Ce fut au point qu'un jour l'assemblée, pleine d'admiration pour ses exploits, et voyant que rien ne pouvait lui résister, appela Carpolin. On demanda à Adolphe s'il consentait à laisser battre son chien contre un ours. Adolphe répondit que son chien se battrait contre un rhinocéros, si par hasard l'établissement en possédait un. Carpolin parut, aux grandes acclamations de la multitude, dont il est l'idole. Mais, avant qu'il pensât même à se mettre en défense, Milord s'était élancé sur lui et l'avait coiffé. L'ours poussa un rugissement terrible et se dressa sur ses pattes de derrière; Milord serra les dents de plus belle, se laissa enlever de terre, et resta pendu près d'un quart d'heure à l'oreille de son antagoniste. L'enthousiasme fut à son comble; un boucher lui jeta une couronne.

Le lendemain de ce combat mémorable, le baron Alfred de R... se présenta chez Adolphe. Il avait assisté la veille au triomphe de Milord. Sachant qu'Adolphe était grand amateur d'armes, il venait lui offrir de prendre dans son musée une pièce à son choix en échange de Milord.

Il y avait déjà un an passé qu'Adolphe avait ramené Milord d'Angleterre: une année était, comme nous l'avons dit, le terme de ses affections les plus vives. Il monta donc dans le tilbury du baron de R..., examina avec soin toutes les pièces de son musée, et, comme l'ouverture de la chasse approchait, il s'arrêta à un magnifique fusil à deux coups de Devisme, l'armurier artiste. C'était une arme merveilleuse, montée en acier ciselé, avec une crosse d'ébène et un canon damassé en relief. Adolphe fit jouer les batteries l'une après l'autre, essaya l'enjoue, mit le fusil sur son épaule et sortit, laissant le baron Alfred de R... en possession de Milord.

Le baron Alfred de R... demeurait dans la maison de sa tante, dont il attendait toute sa fortune, et qui, pour lui faire prendre patience, lui payait une pension de vingt-cinq mille francs par an. Ce jour-là même était le jour de la visite hebdomadaire à laquelle, en qualité de neveu respectueux et dévoué, il ne manquait jamais; et, comme il comptait aller, en sortant de chez sa tante, au Jockey-Club, il s'était fait accompagner de Milord, qu'il voulait offrir sans retard à l'admiration anglo-mane de ses amis.

Il y avait trois choses que la tante du baron Alfred de R... aimait avant toutes les choses de ce monde la première, c'était elle-même; la seconde, c'était son chat; la troisième, c'était son neveu: aussi Alfred avait-il grand soin, à chacune de ses visites, de se munir d'une boîte de pâte de Regnault pour sa tante Estelle, et d'un sac de gimblettes pour le *Docteur*. C'était le nom que, grâce à sa magnifique fourrure et à son air majestueux, la marraine de l'angora avait donné à son filleul.

Alfred entra donc comme d'habitude, sautant sur la pointe de ses bottes vernies, tenant d'une main sa bonbonnière, et de l'autre son sac, et s'avança vers sa tante, qui, assise dans son grand fauteuil doré, caressait le *Docteur*, mollement étendu sur ses genoux. La tante Estelle reçut son neveu le sourire à la bouche; le Docteur, de son côté, reconnaissant le visiteur pour une de ses meilleures pratiques, sauta à terre, se roidit sur ses quatre pattes, redressa la queue en faisant le gros dos et en miaulant, puis commença à se frotter en faisant ron-ron autour des jambes de son bon ami. Tout allait à merveille, comme on le voit, jusque-là; malheureusement, en ce moment, un valet ouvrit la porte, et Milord, qui était resté sur le paillason, entra dans la chambre. Le *Docteur*, insolent et jaloux comme un favori, habitué d'ailleurs à mener à coups de griffe tous les lévriers et tous les king charles du faubourg Saint-Germain, voulut agir selon ses habitudes; mais, cette fois, l'antagoniste était changé: le Docteur ne fit qu'un bond, et Milord ne donna qu'un coup de dent. La tante Estelle jeta un cri, le baronnet s'élança sur son chien; Milord tenait le Docteur par la tête; Alfred enleva Milord par la queue et la lui mordit de toutes ses forces, ce qui est, comme chacun sait, le seul moyen de faire lâcher prise à un bouledogue. Milord desserra les dents, et le Docteur tomba à terre comme un paquet, étendit convulsivement les pattes et expira. Le baronnet se retourna vers sa tante pour essayer de se disculper; mais sa tante, debout et pâle comme un spectre, semblait avoir perdu la vie et la parole. Enfin, elle ne retrouva la voix et le mouvement que pour étendre les bras vers son neveu et le maudire; puis, ce dernier acte de vengeance accompli, elle retomba sur son fauteuil et s'évanouit; ce que voyant le baronnet, il prit Milord par la peau du cou, et se sauva chez lui, laissant le cadavre du Docteur étendu sur le parquet. [...] [Pour se réconcilier avec sa tante, Alfred lui fait croire qu'il a abattu Milord d'un coup de feu.]

Huit jours après, le Docteur, empaillé par le naturaliste du roi, et couché sur son coussin, dormait du sommeil du juste, sous un magnifique globe de cristal; et Milord s'installait sur une peau de tigre dans l'atelier de Jadin, qui l'avait troqué contre un paysage que lui marchandait depuis longtemps le baron Alfred de R...

Ce fut là qu'il passa les deux années les plus triomphantes de sa vie, se battant journellement avec les premières réputations de la barrière, et pelotant, dans ses moments perdus, avec le singe de Flers, à qui il enleva la mâchoire gauche, et avec l'ours de Decamps, à qui il coupa l'oreille droite.

Milord, arrivé au comble de sa réputation, couvert de cicatrices, et ayant déjà passé l'âge mûr, comptait sur une vieillesse aussi tranquille que sa jeunesse avait été agitée, lorsque, pour son malheur, l'idée me vint de faire le voyage que nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs, et de me donner pour ce voyage la société de deux peintres, dont Jadin, par ses vieilles relations d'amitié avec moi, et plus encore par son beau et large talent, était naturellement appelé à faire partie.

Il résulta de cette détermination que, le 15 octobre 1834 à deux heures de l'après-midi, sans qu'on lui demandât la permission de l'emmener, et sans qu'on le prévint où il allait, Milord fut transporté dans la chaise de poste qui enlevait son maître et moi loin de la capitale.

Et maintenant que nos lecteurs connaissent à peu près toute la caravane, qu'ils nous permettent de revenir au

voyage dont cette digression importante nous a momentanément éloigné.

Milord à la Grande Ferrade

En approchant de Nîmes, à notre retour d'Aigues-Mortes, nous fûmes frappés d'un étrange spectacle: la ville semblait une immense ruche, autour des portes de laquelle se pressaient des milliers d'abeilles; c'étaient des cris, des rumeurs et des bourdonnements, comme on, en entend dans les émeutes populaires. Au milieu de tout ce fracas, on distinguait les roulements du tambour et les éclats des fusées.]Nous doublâmes le pas, pour ne rien perdre de ces préparatifs, et, en franchissant la porte, nous tombâmes, du premier bond, au milieu de la procession qui faisait l'annonce. Elle se composait de tambours et de hautbois, derrière lesquels marchait un gamin de douze ou quinze ans, sans souliers, vêtu d'une chemise, d'un simple pantalon de cotonnade soutenu par une seule bretelle, et portant une espèce de perche au haut de laquelle on lisait sur une planche clouée en travers: GRANDE FERRADE. [*A la suite de cette procession, nos voyageurs arrivent à leur hôtel, où on envoie un marmiton leur retenir des places pour le spectacle du lendemain après-midi. Le lendemain, après avoir visité la tout Magne, ils se rendent aux arènes où ils entrent avec la foule.*] [...]

En effet, à peine la grille fut-elle ouverte, que, attendu qu'il n'y avait pas de billets à prendre au bureau, la foule s'engouffra dans le monument avec une rapidité incroyable. Comme, grâce à notre haute taille, nos deux têtes dominaient toutes les autres, nous voyions cette grande porte béante qui dévorait ainsi toute une population, et, poussés nous-mêmes par dix mille personnes amassées derrière nous, nous nous sentions invinciblement attirés vers la gueule du monstre, qui nous engloutit à notre tour; mais à peine étions-nous avalés par lui, que, comme Jonas, nous nous trouvâmes parfaitement à l'aise dans le ventre de notre baleine. Les six mille personnes qui nous avaient précédés étaient éparpillées sur les gradins sans produire plus d'effet ni paraître plus nombreuses que dans nos salles de spectacle les quelques claqueurs que l'on fait entrer avant le public. Nous n'eûmes pas à nous inquiéter de retrouver le marmiton chargé de garder nos places; nous l'en laissâmes profiter pour lui-même; et nous allâmes nous établir sur l'estrade des vestales.

En ce moment, Milord, qui nous avait perdus dans la presse; parut dans l'arène, poursuivi par les gardiens, qui, comme les factionnaires des Tuileries, ont ordre de ne pas laisser entrer les chiens sans maître. Nous prîmes pitié de la pénible situation de notre compagnon de voyage, qui, tout en fuyant, faisait flamboyer ses gros yeux qu'il roulait circulairement autour du cirque, nous cherchant au milieu des six ou huit mille spectateurs déjà placés. Jadin fit entendre un sifflement particulier. Milord s'arrêta tout court, nous aperçut, s'élança vers nous de gradins en gradins; bondissant de toute la vigueur de ses courtes et fortes jambes; mais, au troisième bond, il disparut tout à coup comme s'il se fût abîmé. Un trou creusé par le temps s'était trouvé de l'autre côté du gradin qu'il franchissait, et il avait disparu dans les profondeurs de l'amphithéâtre comme Décius dans son gouffre.

Nous courûmes aussitôt à l'orifice extérieur, plongeant nos regards dans les cavités du monument; mais nous n'apercevions au fond que les débris des pierres sur lesquels Milord avait dû s'aplatir, et, comme nous l'aimions

beaucoup, malgré les querelles que son antipathie pour les chats nous faisaient tous les jours avec les aubergistes et les paysans, nous descendîmes rapidement par le plus proche vomitoire, afin de lui porter secours. Mais ce fut vainement que nous cherchâmes trace de lui à l'endroit où il était tombé, et que nous reconnâmes à la forme de son ouverture; ce fut en vain que nous le sifflâmes dans les tons que nous savions lui être les plus agréables, que nous l'appelâmes par son prénom de Hope et par son nom de Milord; rien ne répondit. Nous crûmes, en conséquence, que, satisfait de ce qu'il avait vu du spectacle, il était retourné à l'hôtel, et nous nous mîmes en devoir de regagner notre estrade, lorsqu'en remettant le pied dans le cirque, nous aperçûmes notre ami Milord défendant nos chapeaux contre deux personnes qui voulaient les ôter de leur place pour y mettre leurs personnes. Nous allâmes en aide à notre gardien, qui nous reçut en tortillant les reins et en remuant la queue d'une manière tout à fait joyeuse. Nous l'examinâmes avec attention: Il n'avait aucune trace de la chute qu'il avait faite, et paraissait tout aussi tranquille que s'il ne lui était absolument rien arrivé; en conséquence, nous lui fîmes signe de se coucher à nos pieds, ce qu'il fit immédiatement.

Pendant ce temps, le cirque s'était à peu près rempli; [*Le jeu consiste à exciter, épuiser et effrayer le taureau jusqu'à ce qu'il se laisse renverser par les cornes, de façon qu'on puisse le marquer au fer sur la cuisse. Le troisième taureau se montre plus combatif que les autres. Il réussit à blesser un cheval et à désarçonner son cavalier.*] [...]

Le taureau hésita un instant entre ses deux ennemis, et presque aussitôt, mettant sa tête entre ses jambes, il se précipita sur l'homme; mais, avant qu'il eût fait quatre pas, un nouvel adversaire se trouva sur son chemin: cet adversaire, c'était Milord, qui, du premier bond, s'était élancé de l'estrade dans le cirque, et, du second, au nez du taureau, où il avait fait une prise. L'animal, surpris, s'arrêta tout à coup, releva la tête, et montra aux spectateurs le terrible bouledogue pendu à ses naseaux par ses dents de fer. Pendant ce temps, le paysan renversé se relevant, courut s'abriter sous la voûte où était l'homme rouge. Quant au cheval, il se redressa sur ses genoux, essayant de suivre son maître; mais il retomba presque aussitôt: la corne avait pénétré de toute sa longueur dans le flanc gauche. Pour le second cavalier, ne sachant plus comment attaquer le taureau, il l'attendit.

Le résultat de la lutte ne fut pas long: l'animal, blessé à la poitrine, harassé de ces charges réitérées et inutiles, tenta d'abord d'écraser Milord sous ses pieds; mais Milord savait son métier aussi bien qu'aucun taureau de la Camargue. Chaque fois que le taureau baissait la tête, Milord, comme Antée touchait la terre et reprenait de nouvelles forces. Le taureau alors relevait le front et secouait convulsivement son ennemi. Milord se laissait secouer, mais la mâchoire infernale ne se desserrait pas d'une ligne. Cela dura cinq minutes, à peu près, le taureau courant comme un fou, tantôt la tête haute, tantôt la tête basse; enfin, il s'arrêta, tremblant sur ses quatre jambes. En ce moment, le boucher sortit de la voûte et vint à lui; le taureau, en le voyant s'avancer, retrouva un reste de forces, et s'élança à sa rencontre; mais son dernier adversaire le saisit par les cornes, et, exécutant la même manœuvre qu'il

avait déjà opérée, le renversa sur le côté. Aussitôt Milord, voyant son ennemi abattu, lâcha sa prise et revint, joyeux et modeste, ne se doutant pas qu'il faisait l'admiration de trente mille personnes, se coucher tout sanglant à nos pieds.

Quant à nous, craignant que l'enthousiasme n'allât jusqu'à nous décerner les honneurs de l'ovation, nous profitâmes du moment où la foule, toute prête à se retourner de notre côté, donnait un reste d'attention à l'opération de la

marque, pour nous échapper par un vomitoire qui s'ouvrait derrière nous. Notre retraite triomphale se fit sans empêchement, et Milord, nous suivant sans regret, emporta, pour tout fruit de sa victoire le compliment du portier, qui, en nous ouvrant la grille avec respect, nous dit en secouant la tête:

- C'est égal, vous pouvez vous vanter d'avoir là un fier chien...!"